involontairement celui-ci se pencha ; il changea de couleur.

—Je vous les rapporte, fit Richard Brottel, dont la voix eut pare à Louis d'Arneville d'un calme effrayant, s'il n'eut regardé le visage convulsé de son interlocuteur.

Mais les yeux du jeune homme restaient braqués sur la liasse entourée d'un ruban bleu.

Il continuait à mettre son gant, d'un mouvement machinal.

—Elles sont bien de vous, ces lettres ? demanda encore l'artiste.

—Oui, elles sont de moi.

Il recula d'un pas, le buste en arrière, la tête droite, bref, hautain tout à coup.

Il n'eut pas le temps de pousser un cri.

Le revolver était braqué sur lui, le coup partait.....

La balle atteignit le malheureux en pleine poitrine.

Il tournoya une seconde, puis s'abattit sur le parquet.

Richard Brottel remettait les lettres dans une poche, le revolver dans l'autre, et pendant que le domestique, qui venait d'entendre la détonation, se précipitait, il s'en allait, tirant cette fois sur lui la porte de sortie, et descendait l'escalier d'un pas assuré.

—A l'autre! murmura-t-il en se retrouvant dans la rue.

II

C'était un des "jours" de Mme Staraval—deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, de trois à six, on lunchait chez elle.

Quelques années plus tard, on eût donné, à ces réunions de l'après-midi, le nom de "five o'clock", toujours par cet esprit d'anglomanie qui prend de plus en plus d'extension chez nous, quoique par caractère, par tempérament, nous soyons plutôt anglophobes.

Mme Staraval, femme d'un riche industriel de l'Est, propriétaire de forges importantes et occupant depuis long temps un siège à la Chambre des députés, donnait chaque hiver des bals et des dîners.

Hommes du gouvernement, artistes, littérateurs, gens du monde, y fusionnaient.

Très ambitieuse, espérant bien que son mari, lancé à fond de train dans la politique, deviendrait Ministre, intelligente et de cette intelligence perspicace, rusée, qui est l'apanage du sexe aimable et faible, Mme Staraval prétendait avoir un des salons les plus fréquentés de Paris.

Lorsqu'on possède une grosse fortune, que l'on est mariée à un homme en vue, et que l'on est soi-même, jolie, spirituelle, aimable, il est facile d'attirer chez soi les gens de valeur et les gens de plaisir.

Mme Staraval voyait son rêve réalisé ; on tenait à honneur de lui être présenté.

Elle avait donné, la semaine précédente, un grand dîner, et ce jeudi, elle recevait toutes les visites de digestion.

Les intimes remarquèrent que la maîtresse de la maison était pâle, triste ou souffrante.

Mais il y avait quelque temps déjà que l'on remarquait cela, et on n'en reçut pas une aussi vive impression que si on s'en fût aperçu pour la première fois.

A six heures moins quelques minutes, les derniers visiteurs prirent congé.

Une seule personne resta dans le salon, Mme Richard Brottel.

Mme Brottel, droite en face de la maîtresse de la maison, qu'elle était levée, regardait la porte se refermer sur ceux qui s'en allaient.

Elle se retournait vers Mme Staraval, lorsque celle-ci lui saisit le poignet, et d'une voix basse, tandis qu'une flamme sombre passait dans ses yeux :

—Eh bien ?

—Il viendra demain chez moi.....

Les deux femmes n'eurent pas le temps d'en dire davantage.

M. Staraval entrait, par une porte de gauche. Il salua Mme Brottel, lui dit quelques mots aimables, et la reconduisit jusqu'à l'antichambre.

Celle-ci semblait affairée, pressée.

Le dîner de la comtesse de Morellas, où elle retrouverait M. et Mme Staraval, était pour cet après-midi-ci, et elle devait encore rentrer chez elle pour s'habiller.

—Au revoir, Henriette, redit-elle avant de disparaître.

—Au revoir, Aimée, répéta la femme du député.

Lorsque M. Staraval rentra dans le salon, il trouva sa femme si pâle, qu'il s'inquiéta.

—J'ai la migraine lui dit celle-ci, si vous alliez sans moi, chez Mme de Morellas.

—Ma chère amie, vous n'ignorez pas la susceptibilité de la comtesse, et vous savez combien, dans un dîner, il est fâcheux de compter de manquants au dernier moment.....Si vous n'avez que la migraine, faites un effort, ce ne sera pas la première fois.....Nous reviendrons de bonne heure.

—Soit, je vais essayer.

Et Mme Staraval passa dans son appartement, où sa femme de chambre l'attendait.

Le coupé de son amie roulait d'une allure rapide vers le boulevard de Courcelles.

Mme Richard Brottel avait ordonné d'aller bon train et le cocher laissait aller l'attelage.

Enfoncée dans un coin, l'air qui entrait par la glace baissée soulevant autour de son front les frisons légers échappés de sa capote, un de ces chapeaux microscopiques, qui coiffent divinement certaines femmes, Aimée restait préoccupée, les sourcils rapprochés sur ses yeux noirs bien fendus, à la fois brillants et caressants, en ce moment attristés.

—Pauvre Henriette! murmura-t-elle à deux reprises, pauvre femme!

On arrive rue de Prony.

Le cocher demanda la porte ; le coupé pénétra dans la cour du petit hôtel.

La jeune femme descendit le perron, qu'elle monta vivement.

Sur le palier du premier étage, elle rencontra sa fille, qui lui sauta au cou, comme elle avait sauté au cou de son père, deux le parc Monceau.

—Laisse-moi, ma chérie, je suis pressée.....Il est tard

—Mon Dieu! fit Eve, en se collant au mur d'un air boudeur, tout le monde est méchant aujourd'hui.

La mère s'en dédoubla point. Elle traversait sa chambre, et passait dans son cabinet de toilette

La camériste avait tout préparé ; la jeune femme serait prête à temps, avant son mari, peut-être.

—Eh! Henriette, Monsieur? interrogea-t-elle, en commençant à se dévêtir.

—Je ne crois pas ; du moins Monsieur n'était pas rentré avec Madame.

En un quart d'heure, Mme Brottel fut coiffée, ses cheveux aux reflets chatoyants, ramenés en chignon au sommet de la tête, avec une étoile en diamants dans la torsade.

Alors, la toilette commença, les dessous élégants, garnis de valenciennes, la nue chemise sans manches, faite pour le décolleté, les jupons neigeux, puis la robe, un chef-d'œuvre, en velours bleu turquoise à très courte taille, collant aux hanches, moulant la taille, laissant voir dans toute leur pureté de forme, dans leur éclatante blancheur, des épaules d'un modelé ferme et délicat, telles qu'un artiste n'eût pu en rêver d'autres pour un portrait de femme.

Le nuage qui n'avait pas quitté le front d'Aimée depuis sa visite à Mme Staraval se dissipa lorsqu'elle se vit dans les deux glaces placées l'une en face de l'autre, et qui reflétaient, de dos et de face, son image.

Jamais son mari n'était aussi heureux que lorsqu'elle était jolie.

Cette toilette, la plus seyante qu'elle eût jamais portée, lui vaudrait certes un triomphe.

Une femme est toujours fière de sa beauté, et Aimée éprouvait en se contemplant ce sentiment de satisfaction intime qu'éprouvent toutes les femmes devant la constatation de leurs charmes.

Mais surtout elle était heureuse parce que son mari la serait.

Elle le voyait entrer, s'arrêter sur le seuil, éblouï, puis l'envelopper de ce regard épris qui promettait des heures de passion, des heures d'ivresse.

Il était pu lire au fond de son âme, lui qui à ce moment marchait comme un fou dans la rue, ne pensant au meurtre qu'il venait de commettre que pour éprouver le farouche besoin d'en commettre un second, peut être l'était il trouvé si pure qu'il n'eût point eu pour expier son scrupule, assez de repentir, assez de larmes.

Richard Brottel traversait une de ces crises morales où l'homme retourne à l'état de nature, à l'état de brute que la rage excite et qui s'acharne après sa proie.

Le choc avait été pour lui trop rude, il avait, en une heure, trop souffert pour revenir au calme, ne fût-ce qu'une minute.

Le mort ne pèserait point les lettres qu'il venait de prendre ; il emporterait les lettres maudites, pendant qu'il lirait les phrases ardentes qui se gravaient dans sa mémoire, pour n'en plus sortir.

Tandis que Mme Brottel achevait, radieuse, sa toilette, et que loin de la rue de Prony dans un autre hôtel, rue de Grenelle Saint Germain, une autre femme, Mme Staraval, se livrait, indifférente, morne, aux mains de sa camériste, tandis que Richard Brottel continuait à arpenter la distance qui le séparait de sa maison, ce proie à une surexcitation voisine de la démence. Mlle Fabienne de Brancourt se sonnait dans la pièce contiguë à la chambre de son élève, et qui servait de salle d'étude, faisant répéter à celle-ci sa leçon du soir.

Mlle Fabienne restait d'une froideur, d'une sécheresse, que l'enfant ne lui avait jamais vues, d'une pâleur aussi qui n'était pas son teint habituel.

Eve demeurait presque effrayée, le cœur gros, toute pâle également.

La demie de six heures sonna.

La petite, occupée à repasser tout bas un bout de page mal su, demanda doucement :

—Mademoiselle, voulez-vous que j'aille voir maman ?

Fabienne de Brancourt qui, le buste très droit sur sa chaise, la tête légèrement de côté semblait tendre l'oreille, guetter le moindre bruit insolite, tressaillit violemment.

—Voir Madame votre mère ?....Pourquoi voulez vous la voir ?

—Vous savez bien que je vais toujours l'embrasser, et papa aussi, avant qu'ils ne partent.....quand ils dînent en ville.....

—Allez!

La voix était dure, brève.

En sortant de la chambre, Eve se demandait ce qu'elle avait pu faire pour que "mademoiselle" lui parlât ainsi.

Et, en pénétrant dans l'appartement de sa mère, elle sentit son petit cœur se serrer davantage.

Pourvu que maman ne me "bourre" pas, murmura-t-elle, prête à pleurer.

Mais Aimée, qui venait de reconnaître sa façon particulière de sonner à la porte, lui cria, de son cabinet de toilette :

—C'est toi, ma chérie ?

—Oui, fit Eve, redevenue joyeuse, et traversant en courant la chambre à coucher.

—Viens vite voir comme je suis belle ! viens, mon Eve.

L'enfant eut un cri d'admiration ; elle joignit les mains.

—Oh! mon Dieu! quelle jolie robe!....Comme papa va être content!

Et elle se mit à tourner autour de sa mère, avec des exclamations admiratives et des gestes enthousiastes.

—Comme tu es jolie! Tu seras la plus jolie, n'est-ce pas?.....Oh! pour sûr.....Ce n'est pas Mme Staraval qui sera plus belle que toi.....Elle n'a pas tes épaules, je l'ai entendu dire... puis elle a un grand nez, moi je n'aime pas les grands nez.... Tu m'en ferais faire une comme ça, hein? quand je serai grande..... pour mon entrée dans le monde.....

—Ce n'est pas une robe de jeune fille, cela, mon ange.

—Aujourd'hui, les jeunes filles s'habillent comme les jeunes femmes, il paraît.....Fait il beau, au moins?.... on aurait dit tout à l'heure que le temps se mettait à la pluie.....Ce serait dommage.....Eu montant en voiture tu pourrais recevoir des gouttes....

—Tu sais bien que j'ai un grande sortie de bal, qui cache tout.

Eve s'était approchée de la fenêtre et écartait les rideaux.

—Il ne pleuvra pas, le ciel est clair.....Tiens, voilà papa!

—Ton père?.... Il rentre seulement?

—Oui, seulement, il va te faire attendre, maman.

Aimée souleva à son tour le rideau.

C'était bien son mari qui franchissait la grille de l'hôtel.

En deux enjambées, il avait atteint le perron.

—Il se dépêche, pensa-t-elle ; il aura été retenu.

Et elle passa dans sa chambre, pour chercher dans le petit meuble en bois de rose les bracelets qu'elle voulait glisser à ses bras.

Au-dessus d'elle, Mlle Fabienne de Brancourt venait également de laisser tomber le rideau d'une fenêtre ouvrant sur la façade de l'hôtel.

A peine son élève l'avait-elle quittée, que la jeune fille passait dans sa chambre, où elle restait, sans lumière, les yeux fixés à travers les vitres, sur la porte grillée.

Depuis trois quarts d'heure, c'est-à-dire depuis le retour de Mme Brottel, Fabienne, habituée à entendre s'ouvrir et se refermer, cette porte, était sûre que personne ne l'avait franchie.

Ses yeux restaient attachés à ce point, agrandis, étranges.

On sonna.

Elle recula d'un pas, en portant la main à son front.

Son cœur battait comme celui d'une morte ; ses jambes flébissaient.

Elle fit un effort, se rapprocha de la fenêtre et regarda.

M. Brottel traversait la cour.

Mlle Fabienne sortit de sa chambre, passa par la salle d'étude, puis gagna l'escalier, qu'elle descendit.

Elle arriva sur le palier du premier étage comme le sculpteur y arrivait lui-même.

Ils se trouvèrent vis-à-vis l'un de l'autre.

—Ma femme? fit Richard Brottel d'un ton rauque.

Elle ne répondit pas.

—Je vous demande où est ma femme? reprit-il avec une violence sourde.

—Chez elle, je pense, articula l'instituteur qui se colla au mur pour le laisser passer.

Il était devant la porte d'Aimée ; il la poussa d'un coup brusque.

Celle-ci fouillait les tiroirs de son chiffonnier qu'elle venait de trouver entr'ouverts.

Elle en était au dernier, lorsque son mari parut.

La jeune femme, accroupie près du meuble, se souleva.

Elle avait les traits altérés, bouleversés.

Devant la figure tragique de celui qui entrait, ce bouleversement s'accentua.

—Que cherches-tu? interrogea-t-il de cette voix effrayante qui glace le sang dans les veines.

—Moi?.... Je cherche.... mes bracelets.

—Tu les as au bras.... tu mens!....Que cherches-tu ?

Elle ne répondit pas, s'éloignant de lui en marchant à reculons, ayant l'air de se demander qui était cet homme qui surgissait devant elle, à l'improviste, comme hors de son intérêt.

Lui, avançait sur elle.

—Je vais te le dire, moi, ce que tu cherches..... Tu cherches les lettres de Louis d'Arneville.....

Il lui saisit le bras :

—Réponds !

Elle essaya; de sa gorge étranglée, il ne sortit qu'un son mal articulé.

—Réponds! répétait-il ; ce sont ces lettres que tu cherches?

—Oui, fit-elle détournant les yeux de ces yeux injectés de sang, qui ressemblaient à ceux d'un fou.

Il la lâcha.

Aimée n'eut que le temps de voir le canon d'un revolver se lever vers elle.

Elle jeta, en bondissant de côté, un cri terrible, auquel répondit un autre cri :

—Richard!

—Papa!

La balle avait atteint la jeune femme à la tête.

Elle tourna sur elle-même, comme Louis d'Arneville, et s'abattit devant sa fille, debout dans l'embrasure de la porte ouverte du cabinet de toilette.

Après le bruit de la détonation, régna, pendant un instant, un silence de mort.

La fumée qui emplissait la pièce n'était pas dissipée que des exclamations affolées, déchirantes, rompirent le silence.

Eve se jetait sur le corps étendu sans mouvement, et, de ses faibles bras, l'entourait, appelant avec angoisse :

—Maman! maman! maman!

La femme de chambre occupée dans le cabinet de toilette avait bondi sur le seuil, là où elle trouvait la petite fille, qui, pendant dix ans, avait été toute sa vie, sa compagne, la mère de son enfant, son Aimée....

Il se mit à genoux, prit dans les siennes ses mains froides, murmura à deux reprises ce mot "Pardon", puis chercha du regard le revolver, où deux balles restaient pour lui.

L'arme était à la place où il l'avait laissée tomber.

Il allait l'atteindre, lorsque, voyant son mouvement, le valet qui avait emporté Eve chez elle, où il la laissait aux soins de son institutrice, pour redescendre précipitamment et rentrer dans la chambre du drame, se jeta sur le revolver.

Avant que M. Brottel ne fût précipité pour le lui arracher, il s'élançait dans l'escalier et allait le mettre en lieu sûr.

Une lueur fulgurante traversa le regard du maître.

Sa physionomie prit une expression si terrible que ceux qui étaient restés là éprouvèrent l'envie de fuir.

Puis le calme lui revint encore, un calme étrange.

On couchait Aimée sur son lit.

Il s'assit au pied, ne la quittant point des yeux.

Était-elle morte?

Il n'en doutait pas, la jeune femme avait toutes les apparences d'un cadavre.

Le sang ne coulait plus que par gouttes épaisses, se coagulant autour de la blessure.

Les cheveux en se défaisant, avaient glissé d'un côté, sur l'épaule qu'on eût dite taillée dans du marbre de Paros.

Un bras était allongé sur la couverture, l'autre pendait au bord de la couche, très blanc aussi, d'une rondeur ferme, le poignet enserré dans trois cercles d'or enrichis de pierreries.

Et la robe de velours bleu, aux caresses pâles, verdâtres sous la lumière des lampes qui brûlaient en deux extrémités de la chambre, s'étalait, la traîne touchant la descente de lit en fourrure noire, le devant dégageant les pieds de la jeune femme, chaussés de mignons souliers de satin perlé.

Il la contemplait toujours, l'embrassant du regard, tout entière, du bout des petits pieds à la chevelure dénouée, et dans ce regard il y avait un immense désespoir, une immense pitié.

Quand le commissaire de police entra accompagné de son secrétaire et d'un médecin, Richard Brottel se leva.

—Monsieur, lui dit-il d'un ton froid, en boutonnant sa redingote, emmenez moi, je suis à la disposition de la Justice.

—Que s'est il passé, monsieur? interrogea le fonctionnaire reculant, malgré lui, devant ce grand lit où était couchée, sanglante, cette belle créature.

—Ma femme me trompait.... je l'ai tuée.... Avant elle, j'ai frappé chez lui, son amant.... M. Louis d'Arneville.... Je fournirai en temps et lieux des explications.

Le commissaire s'inclina.

—Je vous demanderai seulement de m'accorder quelques minutes, pour aller embrasser ma fille, reprit M. Brottel.

—Oui, si vous me donnez votre parole que vous n'avez point d'intention autre que celle là.

—Je vous en donne ma parole d'honneur.

—Vous n'attenterez point à votre vie ?

—Je vous le jure!

—Allez, monsieur, nous vous attendons.

Richard monta l'escalier qui menait à l'appartement de sa fille et de Mlle de Brancourt.

La porte en était ouverte ; il s'arrêta à l'entrée de la pièce.

Fabienne tenait dans ses bras, Eve qui sanglotait sans larmes, toute secouée, bégayant des syllabes incohérentes, poussant des plaintes entrecoupées.

Mlle de Brancourt l'aperçut, et eut un tressaillement si brusque, que la petite fille se redressa.

En reconnaissant son père, elle jeta un cri perçant, glissa des genoux de son institutrice et se réfugia dans un coin, au fond de la chambre.

Celui-ci s'avançait, fléchissant sur ses jambes, les yeux voilés, ses cheveux noirs collés à ses tempes livides.

C'était la première défaillance physique qu'il éprouvait.

Devant l'effroi de l'enfant, le père tremblait.

En le voyant s'approcher, Eve se raidit, tendit les mains en avant et poussa un autre cri plus perçant.

Mlle de Brancourt avait fait aussi plusieurs pas en arrière.

Et comme lui marchait toujours vers sa fille, celle-ci se réfugia près de son institutrice, s'accrochant désespérément à ces vêtements, essayant de l'entraîner, articulant entre ses hoquets :

—Il a tué maman! Il a tué maman!

Richard Brottel allait prendre son Eve, l'envelopper d'une étreinte, baiser avec ardeur ce front pur d'enfant, le seul où il pût désormais poser ses lèvres.

Il n'osa point.

Il eut la vision d'un abîme, entre lui et cette fillette, pour laquelle sa tendresse, qu'il croyait l'apogée de la tendresse humaine, avait en quelques instants doublé.

Au fond de cet abîme, un corps était couché, celui qu'il laissait en bas, sur le grand lit de milieu, dans sa toilette de bal, avec la trou rouge à la tempe.

La volonté de mourir, d'en finir avec une vie désormais impossible, le ressaisit.....

Il venait de donner sa parole d'honneur qu'il n'attenterait point à ses jours.

Du reste sa fille, dont la bouche inconsciente lui jetait l'anathème, avait besoin de lui.

Il s'enfuit de cette chambre, poursuivi par la phrase épouvantée, plaintive, poignante :

—Il a tué maman! il a tué maman!

Le commissaire l'attendait sur le palier du premier étage.

Il avait fait chercher un fiacre qui s'arrêtait devant la porte de l'hôtel.

—Vous êtes prêt, monsieur? demanda t-il à l'artiste.

—Je suis prêt.

Puis, jetant un regard vers le lit qu'il apercevait, et sur lequel le médecin se tenait penché, Richard Brottel demanda :

—Est-elle morte?

Le docteur se redressa, les sourcils froncés, la voix brève :

—Elle respire encore, mais je ne crois pas qu'elle passe la nuit.

Richard descendit, précédé du commissaire de police et suivit de son secrétaire.

Les trois hommes traversèrent la cour, franchirent la grille, puis montèrent dans le fiacre qui s'ébranla.

Un rideau se souleva au deuxième étage de la maison.

Fabienne regardait s'éloigner cette voiture qui emmenait un prisonnier.

A peine le rideau levé, la jeune fille le laissait retomber.

Elle retournait à son élève qui, subitement, était tout calmée.

Renversée dans un fauteuil, l'enfant ne faisait plus un mouvement.

Mlle de Brancourt s'inclinant vers elle, lui vit les pommettes rouges enflammées, les yeux dilatés et fixes.

Elle la déshabilla et la mit au lit.

Lorsque le docteur monta, après avoir vainement essayé de faire sortir la mère de son évanouissement, il fronça encore les sourcils.

Une fièvre violente s'emparait de la petite fille.

Et toute la soirée, dans cette maison, où la veille encore régnait la quiétude, le bonheur, la joie, dans cette maison sans maîtres, ce devait être, de la part des domestiques, des allées et venues affolées, de la chambre de la mère à celle de l'enfant.

Un chirurgien avait été à la hâte mandé par le médecin, une des célébrités du jour, et son diagnostic se trouva le même que le sien sur l'état de Mme Brottel.

La balle, qui la frappait un peu au-dessus du sourcil, avait pénétré dans le crâne ; si la blessée vivait encore le lendemain, peut être pourrait-on se rendre compte de l'endroit où elle s'était logée.

Il ne cacha pas non plus qu'il considérait la jeune femme comme perdue.

III

La comtesse de Morellas donnait son dernier grand dîner de la saison, un dîner de trente couverts, suivi de réception et de bal.

Mme de Morellas était une fort aimable personne, veuve depuis cinq ans d'un Ministre qui avait joué à plusieurs reprises, dans le gouvernement, un rôle prépondérant.

D'une taille au-dessus de la moyenne, restée mince, ayant très grand air, les cheveux toujours noirs, à cinquante ans passés, il était permis à la comtesse de Morellas d'en accuser que quarante-deux ou trois.

Mais si Mme de Morellas restait l'élégante, la mondaine habituée à se soigner, à faire valoir sa personne, elle semblait avoir renoncé à des prétentions qu'abdiquent si difficilement, même lorsqu'elles avancent dans l'âge mûr, les femmes qu'on a encensées, courtisées, adulées pendant toute leur jeunesse.

La comtesse avait été une de celles-là.

Mariée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, qui avait le bon esprit de n'être pas jaloux, sans que jamais du reste on eût trouvé prétexte à attaquer directement sa réputation elle voyait devant vingt années de son existence, un cercle d'adorateurs se serrer autour d'elle.

Mêlée au monde politique par la situation de son mari, appartenant par sa naissance, au faubourg Saint-Germain, coudoyant la finance, et ouvrant toute grande sa maison aux artistes, Mme de Morellas avait donc été une des femmes les plus en vue de son époque.

Lorsque, après trois ans de réclusion, complètement sortie de son deuil, la comtesse reprit ses réception, elles se trouvèrent aussi courues que jadis.

A la première soirée qui inaugura la réouverture de ses salons, elle présenta à ses invités une jeune fille de dix-sept ans, qu'elle appelait Léone de Livy sa fillesule, orpheline dès le berceau et qui n'ayant point d'enfant elle était résolue d'adopte.

Léone de Livy était l'incarnation de la santé, de la jeunesse, une de ces fleurs robustes qui s'épanouissent, à peine en bouton, attirent l'œil, en même temps que le parfum qui se dégage d'elles, capiteux et troublant vous grise.

Léone avait de la Parisienne, la taille souple et la grâce innée.

Là s'arrêtait la comparaison.

L'affterie, la coquetterie de la majorité de jeunes filles qui n'entrent dans un salon, que pour y flirter, ne convenaient point à sa nature spontanée ; Léone était bonne, généreuse, ardente.

Son âme se reflétait dans ses yeux qui regardaient droit, sans hardiesse comme sans embarras.

Certes, en détaillant son visage, on y eût trouvé plus d'une imperfection, mais l'ensemble était agréable, piquant.

La jeune fille joignait à cette beauté, qu'on appelle beauté du diable, une originalité, un cachet tout particulier : une peau d'une blancheur laiteuse, avec cette fraîcheur de teint indiquant la richesse de la constitution, une bouche saignant comme une grenade, des cheveux fauves, presque roux, s'échappant en bouclettes sur le front, sur la nuque, rebelles à toute coiffure régulière.

Qui était au juste cette Léone de Livy, dont jamais personne n'avait entendu parler?

Les commentaires couraient leur train, puis les curiosités s'endormirent.

On s'habitua à voir la jeune fille constamment aux côtés de sa bienfaitrice, et les prétendants surgirent, brignant la main de cette jolie et si opulentante héritière, que Mme de Morellas semblait aimer d'une affection toute maternelle, et dont, vraisemblablement, elle ferait son héritière.

La comtesse et sa fille adoptive recevaient, ce soir là, dans le grand salon contigu à la salle à manger.

La première portait une fort jolie toilette en velours héliotrope, garnie de passementerie d'or ; une rivière en diamants lui serrait le cou, discimulant cet stigmates implacables qui révèlent, alors que le visage demeure jeune, les années laissées en arrière ; les épaules étaient belles encore, le bras gracieux.

A côté d'elle, Léone en rose pâle, un bouquet d'églantines à la naissance de la gorge, un autre à la taille, pris dans l'étroite ceinture de ruban de satin nouée derrière et se terminant en longs bouts flottants, était plus jolie, plus exubérante que personne, jusqu'alors, ne l'avait vue.

On pouvait se demander, devant l'éclat de ces yeux, le sourire de sa bouche, l'expression triomphante de sa physionomie, ce qui lui était arrivé d'heureux.

Il devait y avoir, dans ce regard, dans ce sourire, dans ce rayonnement du visage, autre chose que cette bonne humeur, cette vivacité à laquelle on était accoutumé.

Certes, il y avait autre chose ; une grande joie, un grand bonheur.

Ce soir-là, Mme de Morellas annoncerait à ses invités le prochain mariage de Léone de Livy.

Et plus d'un peut-être, avant qu'elle l'eût prononcé, murmurait un nom, se tournerait vers celui à qui elle confierait le bonheur de sa fille d'adoption.

Le dîner était pour sept heures et demie.

La demie sonnait, lorsque M. et Mme Staraval entrèrent.

Cette dernière, tout en s'avançant vers la maîtresse de la maison, qui lui tendait la main, fit des yeux le tour du salon.

On eût dit qu'elle cherchait quelqu'un, dont elle redoutait en même temps la présence.

La femme du député eut un léger froncement de sourcils, puis étouffa un soupir qui ne pouvait être qu'un soupir de soulagement.

La personne qu'elle cherchait n'était pas là.

Elle répondit à la comtesse, qui en voyant l'altération de ses traits, s'inquiétait, qu'elle avait une migraine affreuse, et partirait probablement de très bonne heure.

Lorsque Léone s'approcha, Mme Staraval tressaillit.

Ses paupières battirent, cachant la flamme qui traversait ses prunelles, ses traits se contracièrent.

Cela n'eut même pas la durée d'un éclair ; la jeune fille ne remarqua rien.

Le deux femmes échangèrent que quelques paroles.

Mme Staraval alla se grouper en groupe, connaissant à peu près tous ceux qui se trouvaient là.

Léone disait à Mme de Morellas :

—Il n'arrive pas, marraine!

—Il ne peut tarder, mon enfant ; M et Mme Brottel sont de ses amis intimes.....Cela m'étonne, ni lui ni eux n'ont l'habitude de se faire attendre.

Un quart d'heure s'écoula.

Le valet en culottes courtes qui introduisait n'avait annoncé personne.

Léone ne souriait plus, se parlait plus.

Un pli rapprochait ses sourcils droits, lisses, bien dessinés.

Elle tenait son regard rivé à la porte, et peu à peu ses joues pâlissaient, une angoisse se peignait sur son visage.

Le cocher avait reçu l'ordre de ne pas.

En femme du monde, habituée à se dominer, à cacher ses impressions, elle ne s'attachait qu'à être aimable, à faire que ses invités ne s'aperçussent pas du retard qu'on mettait à passer dans la salle à manger.

Si elle n'apportait pas la même obstination que la jeune fille à regarder la porte, elle n'en désirait pas moins impatiemment qu'elle s'ouvrît. On les retardataires allaient apparaître, on elle recevrait des télégrammes qui expliqueraient leur abstention.

Si la comtesse, si Léone eussent examiné Mme Staraval, elles se fussent vite aperçues qu'elles n'étaient pas les seules à attendre que cette malheureuse porte fût poussée.

Assise au bout d'un canapé, tout en causant avec un de ses vieilles dames pliées en la laissant causer, l'œil de Mme Brottel ne détachait pas les yeux du point sur lequel ceux de Mlle de Livy restaient braqués.

Huit heures moins cinq.....

Les convives, se voyant ne trouvant pas au complet, le maître d'hôtel s'étendait un ordre pour jeter le solennel :

—Madame est servie!

Le valet en culottes courtes vint prendre discrètement cet ordre.

A huit heures sonnant, on passa dans la vaste salle à manger, où sous les feux des lustres, étincelaient l'argenterie et les cristaux. Les fleurs étaient semées à profusion sur la table, fleurs rares aux nuances délicates ou éclatantes, dont les parfums très doux, sans vous étourdir, vous faisaient comme des caresses. Et toutes ces lumières, tous ces scintillements, les fleurs, les cristaux et les diamants, toutes ces fleurs, toutes ces épaules nues, formaient un de ces spectacles où l'œil se perd, émerveillé, charmé.

Les convertes des absents rapidement enlevées, la disposition de quelques places intervertie, il ne parut à personne, hors à ceux qui savaient qu'ils devaient venir, que trois des invités manquaient.

Avant de prendre le bras d'un vieux général qu'elle avait à sa droite,—pour passer dans la salle à manger,—Mme de Morellas glissait à l'oreille de sa filleule, ces paroles :

—Ne s'inquiète pas, ma chérie, il aura été retenu par quelque incident imprévu ; nous le verrons ce soir.

Et insensiblement, le visage de la jeune fille était revenu, sinon à son expression radieuse, du moins au calme.

Mme Staraval, elle, assise près d'un attaché d'ambassade, qui lui faisait la cour, restait préoccupée, nerveuse.

—Comment les Brottel ne sont-ils pas là? lui demandait son mari, alors qu'ils se trouvaient encore au salon.

—Je n'en sais rien, répondait-elle; Aimée n'était pas en avance, mais elle s'habille rapidement, et peut-être arrive-t-elle à l'heure..... Cela m'inquiète presque.

Et pendant ce dîner, où chacun autour d'elle montrait cette gaieté correcte des réunions mondaines, où Léone alle-même faisait bonne figure, Henriette Staraval ne pouvait pas, en conscience, rire, et sans savoir souvent ce qu'elle répondait aux fadaises du jeune attaché d'ambassade, contait peu à peu se serrer la griffe qui lui était tombée sur le cœur.

A dix heures moins le quart, on se levait de table.

C'était à dix heures que la réception s'ouvrait.

Les trois grands salons qui se suivaient, donnaient accès à une galerie vitrée, un jardin d'hiver, où, aux plantes vertes aux larges feuillages, se mêlait, ce soir-là, toute la flore du printemps.

Avant minuit, une cohue brillante se presserait dans cette enfilade de pièces, dont les portes, aménagées en théâtre, indiquait qu'on jouerait la comédie. Les initiés savaient que les deux principaux rôles, seraient tenus par Léone de Livy et Louis d'Arneville.

En attendant que la soirée commençât, la plupart des mondains se trouvant au fumoir, les dames causaient, restées dans le premier salon, la conversation devenait vite générale.

A continuer.

L'éducation de Lili :

—Pourquoi que t'as fait un cadeau à Mme Boulinard ?

—Parce qu'elle m'en avait fait un.... Quand on vous donne quelque chose, il faut le rendre.

—Alors, quand tu me donnes des gifles!

Dictionnaire de Charenton :

Examinateur au baccalauréat—Juge d'instruction.

—LE—

KING'S ROYAL GERMETUER

GUERIT

LA GRIPPE.

Le Rév. W. G. E. Cunningham, éditeur de l'Ecole littéraire du Dimanche, M. E. Church, du Sud, dit : "La Grippe" s'est attaqué à moi pour la seconde fois le printemps dernier. Une bouteille de Germetuer m'a soulagé comme à ma première attaque. Je me suis entièrement débarrassé de tout symptôme de la grippe pour le moment."

Rhumatisme.

Nouvelle Orléans, 20 août 1892.

Nous sommes heureux de reconnaître la valeur du King's Royal Germetuer que nous avons trouvé efficace dans toutes les affections rhumatismales.

Les Sœurs du Bon Pasteur.

EMPOISONNEMENT DU SANG.

Vieilles plaies signalées par les jambages.

Les nombreux amis de H. I. Bigg, notre ancien conducteur, seront heureux d'apprendre que l'amputation pied qu'il avait sur la jambe et qui le faisait tant souffrir est entièrement guérie.—News-Orme, Kentucky.

CATARRHE.

Ce que le Dr Hawthorne sait au sujet du Germetuer.

Je suis guéri du catarrhe. Je crois qu'il me serait possible de me procurer un certificat de ce guérison dont mé'ecin m'a opéré, et le fai absolu aucune médecine dans les derniers six mois, sauf le King's Royal Germetuer ; ma santé est meilleure qu'elle ne l'a été depuis 30 ans.

Dyspepsie.

Une fille de M. M. E. Abbey, d'Atlanta, Géo. a été guérie d'un cas de dyspepsie datant de très loin, après avoir essayé de tous les remèdes.

Les petites misères de la vie.

Rien ne guérira de brûlures, de furoncles, de clous, d'angelures, d'eczémas, d'irritations cutanées de tous genres comme le Germetuer, appliqué extérieurement toutes les dix minutes jusqu'à ce qu'il y ait soulagement.

—Fabriqué par le—

King's Royal Germetuer Co., seulement, à Atlanta, Géo.

Faites usage des Pilules du Dr King pour le foie et la constipation.

I. L. LYONS, Agents distributeurs.

3 fév—

Bureau du Grand Secrétaire, Grande Loge et Rite de la Louisiane Maçons Libres et Acceptés, Lock Box 81, Grand Lodge Hall, Nouvelle-Orléans, 10 février 1893.—La quatre-vingt-unième communication annuelle de la M. W. Grand Lodge et F. and A. M. of the State of Louisiana, sera ouverte dans la Chambre A, Temple Maçonnique, encoignure des rues St Charles et Perdido, LUNDI, 13 février 1893, à 4 heures P. M. Les représentants sont requis d'être présents à l'heure dite.

CHARLES F. BUCK,
Grand Secrétaire.

RICHARD LAMBERT, Grand Secrétaire.
11fév—4Jf

AVIS AUX CREANCIERS.

Succession de Mme A. Field vs. ses créanciers.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans, No 31 926—Division C.—Avis est par le présent donné aux créanciers de cette affaire et à toutes autres personnes intéressées d'avoir à déduire, dans les 15 jours qui suivront la présente notification, les raisons qu'ils en ont pour lesquelles le compte-rendu préparé par Edward Gaudin, syndic des créanciers de cette affaire ne serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément au dit compte.

Par ordre de la Cour.

A. V. PLOTTE,
Greffier.

10fév—10 14 19

ETAT DE LA LOUISIANE.—COUR CIVILE de District pour la paroisse d'Orléans, No 27,908. Division D.—Asit H. Hoyt vs. ses créanciers.—Ordre de Cour.—Que la cession des biens faite par le pétitionnaire Asit H. Hoyt en faveur de ses créanciers, et en faveur du bénéfice de ses créanciers, que C. A. Schreiber, avocat, soit nommé pour représenter les créanciers inscrits en cette affaire, qu'une réunion des dits créanciers soit convoquée et tenue par devant Frederick Zeigel, notaire, conformément à la loi, le 23 février 1893, à 11 heures A. M., et que jusqu'à nouvel ordre de cette cour, toutes procédures judiciaires contre les susdits créanciers soient suspendues.

Nouvelle-Orléans, 23 janvier 1893.

(Signé) N. H. RIGHTOR, Juge.

Pour copie conforme.

JAS. D. RANKIN, Député-Greffier.

24 janv—3fév 27 fév

ETAT DE LA LOUISIANE, COUR CIVILE de District pour la paroisse d'Orléans.—No 37,846—Division E—Henry E. Grice vs. ses créanciers.—Ordre de Cour.—La pétition en date du 20 janvier présentée par le pétitionnaire qu'une réunion des créanciers de Henry E. Grice, opère irrévocable et délai, soit renvoyé au 27 février prochain, pour être reçu par notaire public, en son bureau, dans le Morris Building, coin des rues Camp et Canal, en cette ville, LUNDI, 23me jour de février 1893, à partir de 11 heures A. M., pour délibérer et le rapport sollicité dans cette affaire et que, dans un délai de 15 jours de la date de la dite réunion, lui soit en son accordé, et que dans l'intervalle toutes procédures judiciaires entre le pétitionnaire et ses créanciers soient suspendues, et que Bernard McGlockey soit nommé comme curateur pour représenter les créanciers absents en cette affaire.

Mandé ce 19 janvier 1893.

(Signé) GEO. R. THEARD, Juge.

Pour copie conforme.

JAS. D. RANKIN, Député Greffier.

20 janv—20